

NOÉMIE GAUTHIER

TERMINAL

TOME 1 : INSAISSABLE



Éditions du
Bouclier

NOÉMIE GAUTHIER

TERMINAL

TOME 1 : INSAISSABLE



Éditions du
Bouclier

COLLECTION
HALLEBARDE



TERMINAL

Tome 1 : Insaisissable

NOÉMIE GAUTHIER



Éditions du
Bouclier

ISBN

978-2-925006-01-5

978-2-925006-00-8 (ensemble)

978-2-925006-04-6 (EPUB)

Illustration

Sergei Sarichev

Image de collection « Hallebarde »

Magalie Chen Laberge

Grille graphique

Alizés Communication

Adaptation numérique

[Studio C1C4](#)

Expert-conseil

Eric Racine

Révision linguistique

Nathalie Boivin

Distributeur exclusif pour le Canada

Messageries ADP

www.messageries-adp.com

Éditions du Bouclier

CP 8447 Chicoutimi Racine

Chicoutimi (Québec) G7H 5C2

418-376-3043

www.editionsdubouclier.com

Dépôt légal

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2019.

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2019.

Il est interdit de reproduire une partie quelconque de ce livre sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés. © Éditions du Bouclier

*À Maïssane et Marjorie,
je vous aime !*

*« Nous sommes un peuple brisé vivant sous l'emprise d'une arme chargée
Et elle ne peut être combattue
[...]
Comme des souvenirs décomposés par le froid
Des transmissions faisant échos à l'écart
Loin de notre monde
Où les océans saignent dans le ciel. »*

— Linkin Park

Partie

- 1 -

PROLOGUE

Vous devez vous interroger sur l'existence même de l'espèce humaine, à l'heure qu'il est, ou de ce qu'il est advenu du monde alors que tout brûlait autour de nous et qu'au même moment, tout devenait plus froid. C'est un peu des deux, je suppose. On existe et en même temps, non. La planète brûle et simultanément, elle se refroidit. Le feu peut détruire beaucoup de choses, mais il peut aussi en réchauffer plusieurs lorsqu'il fait noir et qu'on a peur. Ce feu-là, c'est celui qui grandit en nous et qui se manifeste alors qu'on croit que tout est perdu. Que tout nous glisse entre les mains. Comme lorsque votre famille disparaît définitivement de la surface de la planète comme si elle n'avait jamais existé et, qu'ultimement, vous décidez de défendre ce qui vous est dû alors que vous n'avez plus vraiment de raison de le faire. Il y a cette étincelle de rancœur qui s'allume, ce souffle de courage qui remplace l'air que vous respirez, comme un millier de particules qui explosent et qui gonflent la dernière parcelle de force qui subsiste à l'intérieur de l'océan brumeux qu'est devenu votre cœur. Il faisait froid et, d'un coup, vous brûlez.

Ce feu-là est puissant. Et souvent, il est difficile à trouver. Mais on finit tous par y arriver. Et lorsqu'on le porte, il est là pour toujours, réchauffant l'obscurité qui nous fait face, enflammant notre courage lorsqu'il le faut et éclairant d'une lueur saisissante les épreuves qui menacent de nous faire tomber. Et les plus courageux d'entre nous se relèvent malgré tout, comme si le fait de

se heurter à des échecs tout au long du parcours ne signifiait rien et que le meilleur restait à venir, alors que c'est presque constamment le contraire.

Ce feu est notre dernier espoir. L'espoir qu'un jour, les méchants finiront par disparaître et que les gentils referont surface en souriant, comme si de rien n'était. Seulement, où seront ceux qui n'ont pas pu se cacher à temps ? Où seront ceux qui se sont battus pour nous ? Où seront ceux qui m'importent ? Nulle part, partout à la fois, parce qu'ils sont morts. L'Affrontement est passé sur eux comme une vague haute de dix mètres, emportant tout, jusqu'à leur dépouille.

Dan 14/07/2041

Devant lui se déroulait une interminable langue de bitume, couchée sur un sol d'herbe dense, qu'il suivait depuis un bon moment déjà, hors d'haleine. Le ciel était immense, bleu azur, semblable à un océan paisible, vide de tout. Le chant soporifique des grillons résonnait en continu depuis le matin et était devenu assourdissant, à la limite de l'insoutenable. L'air était sec, la chaleur supportable seulement en raison de l'absence d'humidité. Le soleil avait atteint son zénith trois heures plus tôt et achevait presque la première moitié de sa descente vers les collines, à l'ouest, lorsque Joey s'arrêta, à bout de souffle. Il regarda derrière son épaule : rien. Plus rien. Il ne voyait ses amis nulle part, la *chose* non plus. Il était déchiré entre l'inquiétude et le soulagement. Il jura à voix basse, appuya ses paumes sur ses genoux pour reprendre ses esprits et ferma un instant les yeux.

Si tout s'était bien passé, il allait retrouver ses amis dans l'église. Laquelle ? Facile. Celle dont le clocher se dessinait au-dessus de la cime des arbres, vers le nord.

Son t-shirt était imbibé de sueur. Son sac à dos pesait sur ses épaules comme une tonne de pierres. De la poussière était collée à la peau de ses bras et de son front. Ses yeux verts contrastaient avec son visage bronzé parsemé de traces grisâtres et difformes dessinées par la transpiration.

La chaussée était baignée d'une clarté douce qui dispersait une lueur dorée sur tout ce qui s'élevait au-dessus de la surface du sol. Les rayons du soleil étiraient l'ombre de Joey sur le bitume brûlant et craquelé, recouvrant l'asphalte envahi de végétation de formes diffuses et d'éclaboussures sombres. Au-delà, seulement des arbres, de hautes herbes et des ruines dissimulées à l'horizon par la nature.

Joey aurait pu s'attarder sur la route et contempler ce qui l'entourait, mais cela aurait été imprudent, et il n'avait qu'une idée en tête : retrouver les autres. Ils avaient survécu ensemble pendant six ans, ils survivraient ensemble encore longtemps. Joey ne supporterait pas de continuer sa route seul. D'affronter ces longues journées en ayant comme unique compagnie ses pensées et ses doutes. Avec ses amis, Joey arrivait à garder ses démons à distance. Seul, il n'en aurait plus pour longtemps : la folie le gagnerait bien avant qu'il ne se fasse ratisser...

D'abord, l'arrêt complet des services réseaux. Ensuite, l'extinction des lumières, partout dans le monde. Quelque chose bloquait tout. Personne ne savait ce que c'était. Parfois, on la sentait sur sa peau : vibration presque imperceptible qui envoyait des impulsions par secousses régulières. Plus d'Internet et plus d'électricité. Plus de contact. Le chaos. L'ignorance.

Pour Joey, tout avait réellement commencé lors d'une belle journée d'été, où le vent du Colorado lui fouettait doucement le visage, où le soleil brillait de mille feux dans le ciel, juste derrière les énormes vaisseaux qui surplombaient depuis plusieurs mois le pays. Ils étaient arrivés exactement quatre-vingt-dix-sept jours après l'Effondrement. Presque invisibles, légèrement transparents, masses bleuâtres formant des ombres diffuses sur le sol. La nuit, ils brillaient comme si New York se trouvait désormais dans le ciel.

La famille de Joey n'était pas vraiment touchée par la folie des gens qui se retrouvaient dépassés par les événements. Pour d'autres, tout était différent. Joey avait vaguement eu connaissance d'un raz-de-marée de vols, de meurtres et d'évacuations massives vers les bases militaires, mais il était encore trop jeune pour comprendre vraiment ce qui était en train d'arriver. Son père se rendait une fois par semaine, à cheval, au village le plus proche, revenait avec de quoi manger et traiter l'eau qu'ils récupéraient dans un ruisseau qui coulait non loin de leur maison et, avec la ferme, ils arrivaient à survivre. Chaque nuit, une chandelle était allumée devant la porte de la maison, où son père s'allongeait avec sa carabine. Toutes les autres portes et fenêtres avaient été condamnées. Joey s'en rendait compte à présent : ses parents étaient terrorisés, mais ils avaient eu la force de ne rien laisser paraître. Le courage les avait suivis jusque dans la mort.

Après des mois à les voir là, au-dessus de lui, Joey n'accordait plus aux vaisseaux qu'une très petite attention. Il les considérait comme faisant partie du ciel.

Et puis, ils avaient bougé.

Joey gardait de cette journée un souvenir très flou : il jouait avec sa sœur dans la cour arrière de leur ferme, au centre d'une vallée entourée par les champs et les montagnes. L'odeur d'immensité portée par le vent emplissait ses narines. Il riait parce qu'il était heureux et qu'on ne lui avait jamais vraiment fourni de bonne raison de s'inquiéter. Des étrangers dans le ciel, et après ? Ces derniers n'avaient jamais cherché à l'atteindre ou même à communiquer avec lui. Son esprit d'enfant n'avait pas peur.

Ce jour-là, sa sœur et lui se passaient un ballon, qu'ils faisaient rebondir sur le sol. Alors que la balle roulait dans la poussière, le vaisseau le plus près d'eux dans le ciel, immobile depuis des mois, avait oscillé vers le sol. Joey avait levé la tête, interdit, et était demeuré ainsi jusqu'à ce qu'il sente

une main glisser sur l'une de ses épaules. Sa mère. Il fallait rentrer. Il fallait disparaître.

Dès le moment où nous avons pris conscience de ce qui allait arriver, tout a changé. Le pays entier s'est mis au travail. Le gouvernement a dépensé sans compter. Les bases se sont construites en très peu de temps. Comme on avait compris que la surface serait trop dangereuse, les bases ont été aménagées sous terre.

Nous avons creusé si profondément dans le sol que nous avons trouvé une nouvelle ressource à exploiter : la Lapisindustria. Autrement nommée pierre d'énergie. Un minerai bleu clair découvert au fin fond de la planète. Nous avons remarqué tout de suite qu'il surchauffait tout seul, sans émettre le moindre gaz carbonique, si bien qu'il a vite été incorporé aux infrastructures souterraines. Avec les panneaux solaires, ces pierres ont subvenu aux besoins en électricité et en combustion de toutes les bases jusqu'à maintenant.

Il y a déjà quelques années, la liste des convois à destination de la base 33 — où j'étais posté — est parvenue jusqu'à mon coéquipier, qui s'occupait du transport des vivres. Il a levé les yeux vers moi, assis juste en face de lui dans la cafétéria, et il a dit :

— Dan, je crois que toute ta famille sera bientôt là.

Et il m'a souri. Jamais je n'oublierai ce sourire et ce sentiment qui m'inondait le cœur de joie. J'allais tous les revoir. Enfin, ils seraient tous en sécurité. J'étais tellement heureux !

Trois jours plus tard, j'ai appris que le train transportant ma famille avait été ratissé en entier, jusqu'au dernier individu présent à bord. Quelques heures à peine après avoir appris la nouvelle, je suis parti. Parti vers les Terminaux. Il était hors de question que je les laisse là-bas sans rien faire.

Il y a deux ans, j'ai décidé d'infiltrer l'ennemi afin de retrouver ma famille. J'ai passé des jours entiers seul, dehors, à marcher, à avoir faim, à souffrir... Et aujourd'hui, j'ai appris que ma famille est morte depuis très longtemps. Peut-être même avant que je ne décide de partir à sa recherche.

Je n'ai plus rien à perdre et plus aucune raison de vivre. Le feu s'est allumé dans ma poitrine et c'est la raison pour laquelle je me trouve ici. Ces mots sont probablement les derniers que je pourrai écrire... Je dois me dépêcher.

Dan 29/07/2041

À présent, Joey devait courir. Ne pas s'arrêter. La mutation le talonnait encore, c'était certain et, derrière elle, sûrement une ratisseuse. Il y avait ce frisson qui courait sur sa nuque et qui ne semblait pas vouloir s'en aller. Une terreur indicible. Ça faisait déjà plusieurs kilomètres qu'il parcourait à la course pour faire diversion. Pour protéger les autres. Il fallait qu'il continue. Il fallait que ça fonctionne.

Soudain, un cri. Une déformation de grognements et de hurlements bestiaux.

Ça fonctionne.

Joey se remit à courir. Le clocher, au loin — son seul point de repère — était encore tout petit à l’horizon et déjà, ses poumons menaçaient d’exploser.

Lorsque Joey atteignit l’église, le soleil était sur le point de disparaître. Après une partie de cache-cache avec la mutation, il avait fini par la semer en rampant sous une rangée de voitures abandonnées. Soulagé, il poussa le battant du bâtiment avec précaution. Alors qu’il scrutait les environs avec crainte, il mit un pied à l’intérieur de la salle plongée dans une demi-pénombre, entrecoupée par les éclats du coucher de soleil qui filtraient par les vitraux brisés et les fissures dans les murs. Il y régnait un silence de plomb. Le cœur de Joey s’emballa. Il constata avec inquiétude que les autres n’étaient toujours pas arrivés. Pourtant, en coupant à travers les bois, ils auraient dû y être bien avant lui...

Un son lui parvint soudainement. Un craquement, puis un immense *boum*. Joey se figea, avança prudemment dans la pièce et fut projeté sur le sol, alors que sa petite sœur se cramponnait à lui.

— Où étais-tu ? hurla-t-elle dès qu’elle l’eut lâché.

Joey poussa un soupir de soulagement.

— Tout près.

Il sourit et se redressa, rassuré. Nina l’aida à se lever.

— Tu es la plus jeune, rappela Joey. C’est moi qui dois m’inquiéter.

Nina le regarda de ses yeux bleu foncé, perçant les dernières barrières de son frère.

— Bon, d’accord, j’étais terrorisé, admit-il. Où sont les autres ?

— Pedro et June se sont cachés lorsque tu es arrivé, je crois. Je n’ai pas eu le temps de les suivre, je fouillais l’accueil.

Elle lui pointa une porte du doigt, derrière lui.

— Amma, John et Axel sont allés faire un tour dans les magasins, continua Nina. L'endroit n'a pas l'air trop fréquenté.

— Plus rien n'a l'air fréquenté, rétorqua Joey.

— Tu sais ce que je veux dire.

Nina baissa les yeux. Des bruits de pas se firent entendre. Depuis l'autre extrémité de la salle, une jeune fille rousse aux yeux bruns accourut, suivie d'un grand garçon à la peau basanée et aux cheveux sombres. Le garçon s'appelait Pedro, la fille, June. Cette dernière serra Joey dans ses bras :

— Dieu soit loué, le plan a fonctionné !

— Il fonctionne à peu près toujours, répondit Joey. Vous n'avez rien ?

— Non, seulement quelques égratignures après avoir traversé les bois, s'empressa de répondre Pedro. Et toi ?

— J'ai les jambes en compote. J'ai semé une mutation après quelques kilomètres à zigzaguer entre les carcasses de voitures, puis elle est revenue à la charge. Je me suis caché sous un semi-remorque. Elle est passée à deux pas de moi, mais elle ne m'a pas vu et a continué son chemin. J'ai rampé sous les véhicules et ensuite, j'ai couru sans m'arrêter, jusqu'à ce que je n'aie plus de souffle. Elle est partie vers l'ouest.

June lui tendit une gourde d'eau à moitié pleine sans dire un mot. Joey la vida en quelques gorgées. Nina, June et Pedro le regardaient, reconnaissants et pétrifiés par son récit. Mais, malgré le tourment qu'apporta d'abord la déclaration de Joey, la pression retomba graduellement, jusqu'à s'évanouir.

— Tu as pris beaucoup de risques, Joey, souffla Pedro.

— On est tous en vie, dit Joey en déposant son sac à dos par terre.

— Mais toi... Et si on t'avait perdu..., continua son ami.

— N'y pense plus, Pedro.

Joey fit un pas en arrière, ouvrit son sac pour en extirper un t-shirt tout aussi déchiré que celui qu'il portait, mais tout de même plus propre, avant de se laisser tomber sur l'un des bancs qui tenaient encore. Il se changea lentement en contemplant l'intérieur de l'église.

Le plafond était si haut que Joey avait de la difficulté à discerner ce qui ressemblait à de vieilles œuvres d'art peintes au-dessus de sa tête, baignées d'une lueur orangée due au soleil couchant. Pour Joey, qui était habitué aux petits espaces confinés, se retrouver dans un endroit aussi immense lui faisait le plus grand bien. Leur dernier refuge avait été dans un souterrain à l'arrière d'un chantier de construction, où les ouvriers se reposaient lorsqu'ils étaient au travail. Cet endroit avait tellement empesté que l'odeur de caoutchouc et de soufre s'était accrochée à leurs vêtements. Dans l'église, la peinture sur les murs s'écaillait, faute d'entretien. Des tableaux pendaient ici et là, déchirés ou éraillés. Des bancs étaient éparpillés un peu partout, brisés et ébréchés, détruits par le temps et la nature. Une grande et imposante croix de bois décorait le mur tout au fond de l'église et un jeune arbre avait réussi à se frayer un chemin dans l'un des coins de la pièce. Un autel fendu en deux trônait au fond de la salle.

Joey secoua la tête et se leva.

Dieu n'a jamais écouté nos prières et aujourd'hui, il n'y a plus personne pour croire en lui.

À la nuit tombée, Axel, Amma et John revinrent avec trois conserves supplémentaires seulement. Joey poussa un soupir avant de compter les provisions restantes : neuf conserves, quatre bouteilles d'eau et sept sachets de nourriture déshydratée. Dans deux jours, ils auraient épuisés toutes leurs réserves.

— On trouvera bien un endroit, dit Joey en voyant le visage déconfit de ses amis. Il y a de la nourriture ailleurs.

— Les Envahisseurs ont détruit tout ce qui était lié à la survie humaine : magasins d'armes, épiceries, usines..., soupira Amma. La fin approche, Joey, et bien plus vite qu'on ne le croit. Si seulement on était restés au Wyoming...

— Rock River n'était plus sûr, tu le sais très bien. À quoi bon survivre pendant six ans si c'est pour se faire prendre comme des rats dans une ville qu'on savait surveillée ?

Amma haussa les épaules. Le refuge manquait aussi à Joey, mais après quatre mois, les incursions de mutations étaient devenues inquiétantes, alors qu'après six, la situation était insoutenable ; les bêtes passaient au moins cinq fois par jour.

— On y est presque. Le Pacifique, les amis ! L'océan à perte de vue ! continua Joey.

— Et puis quoi ? Tu veux qu'on traverse à la nage ? Il n'y a nulle part où aller ! s'énerma Axel.

Ce dernier se leva et se dirigea vers ses affaires. Alors qu'il se préparait à se coucher, les autres l'imitèrent sans ajouter quoi que ce soit. Joey baissa les yeux au sol et demeura muet. Depuis des mois, il s'acharnait à garder un espoir qui lui échappait peu à peu. Plus rien ne serait jamais comme avant, il le savait depuis l'Effondrement, mais sans cette lueur d'espoir, leur survie était gravement menacée. Et des refuges comme Rock River, il n'en existait plus aucun. À part les bases.

Les bases et les Réfugiés.

2

La place que le vide occupait dans le ciel fit naître en lui une terreur familière. Certes, il la connaissait bien pour l'avoir ressentie plusieurs fois auparavant, mais elle était toujours aussi poignante, réduisant ses pensées à une série de mots insensés.

Non. Mort. Non. Au secours.

Il n'arrivait plus à calmer les battements déchaînés de son cœur. Un vent glacé lui fouettait le visage, l'empêchait de respirer tandis que la gravité le tirait vers le bas comme si une main squelettique, serrée autour de sa taille, l'attirait vers le sol. Devant ses yeux pétrifiés d'horreur, les nuages défilaient à vive allure dans un cortège de gris, de noir et de blanc, enfermant Joey dans un brouillard mental infrangible. Un blizzard d'angoisses infatigables.

Il voyait le sol se rapprocher et tout en bas, une silhouette menue, fragile. Peu à peu, des formes menaçantes l'encerclèrent. Des grognements s'élevèrent du sol, puis des cris, poussés par une voix que Joey aurait reconnue entre mille. Nina.

Et alors que, tout à coup, la chute de Joey s'arrêtait à quelques mètres du sol, il fut aux premières loges pour voir sa sœur, sans défense, se faire happer à la gorge, aux bras, aux jambes, au ventre et au visage par une douzaine de mutations. Le sang macula la totalité de la clairière par-dessus

laquelle Joey flottait, impuissant. Bientôt, les arbres, le ciel et les nuages se teintèrent de rouge. La peur éclata dans l'esprit de Joey.

Il hurla. Les bêtes lâchèrent sa sœur. En dessous de lui, il n'y avait plus que deux yeux bleus qui le fixaient, vides, et des mains tendues vers lui, implorantes.

Joey se réveilla subitement, trempé de la tête aux pieds. Il n'ouvrit pas les yeux immédiatement, encore engourdi par les vapeurs empoisonnées de son cauchemar. Les mauvais rêves le laissaient constamment dans un état de panique qu'il lui était difficile de chasser.

Il glissa sa main hors de sa couverture et chercha à tâtons l'épaule de sa petite sœur. Il agrippa quelque chose.

— Lâche mon derrière, Joey, ordonna la voix ensommeillée de Nina.

Joey retira subitement sa main. Il n'osait ouvrir ses yeux, gardant ses paupières fermement closes.

— Désolé.

Il se réveilla pour de bon en tombant nez à nez avec la réalité. Ses paupières se soulevèrent difficilement et il put distinguer les murs de l'église autour de lui. Le soleil ne tarderait pas à se lever.

Joey se redressa, agrippa sa vieille montre cassée, mais qui fonctionnait toujours, et regarda l'heure. S'il se dépêchait, il aurait le temps d'aller vérifier lui-même s'il restait de la nourriture quelque part dans la ville. Non pas qu'il doutait de ses amis, mais il y avait probablement encore quelques maisons qu'ils n'avaient pas eu le temps de fouiller.

Il se leva avec une détermination nouvelle. Quelques conserves de plus, et ils pourraient faire durer les réserves au moins quatre jours en se restreignant un peu.

Joey ne prit que son couteau et poussa la porte de l'église. Avec un grincement, elle se tassa sur le côté. Le ciel commençait à peine à s'éclaircir à l'horizon ; les oiseaux chantaient, perchés dans les arbres et sur les toits, alors que l'air faisait frissonner le jeune homme. Il se glissa à l'extérieur en refermant la porte derrière lui. Il parcourut quelques mètres à pied, en s'assurant que le champ était bien libre, puis il se mit à courir légèrement. En quelques minutes, il atteignit un quartier résidentiel désert. La rue desservait une bonne dizaine de maisons, chacune ayant les fenêtres brisées et les portes défoncées. Le résultat de l'Effondrement.

L'apocalypse avait compté trois phases. Tout d'abord, l'Effondrement : l'arrêt brutal de toutes les télécommunications. Quelque chose d'intangible avait semblé étouffer toute forme de technologie humaine. Le bruit assourdissant de la vie, propre à la société moderne, s'était mué en silence de pierre. Peu après, l'incertitude de ce qui se passait ailleurs s'était convertie en chaos. Puis était venu l'Affrontement : sous le couvert des tirs et des bombardements ennemis, les mutations avaient attaqué villes et villages. Privés de leurs technologies modernes, les humains s'étaient rapidement transformés en proies faciles. Les ratissages avaient commencé. Très vite, l'Amérique n'était devenue que l'ombre d'elle-même, un gigantesque ramassis de villes fantômes, où pleurs et hurlements s'étaient faits de plus en plus rares au fil du temps. Et puis, il y avait eu le Retranchement : égoïste et obsédée par la survie, l'espèce humaine s'était tout arraché. L'objectif était de s'en sortir, peu importe les moyens. Certains s'étaient cachés sous terre alors que d'autres s'étaient dissimulés à la

surface. Les forts mangeaient les faibles. Même les plus braves s'étaient retranchés.

Joey s'approcha de la première maison, ne trouva rien à l'intérieur, s'attaqua à la deuxième, puis la troisième, jusqu'à s'engouffrer dans la huitième, les mains toujours vides. Il pénétra dans le hall du bâtiment, qui était couvert de sable et de détritiques. Il se fraya un chemin parmi les meubles fracassés et les branches d'un arbre, jusqu'à la cuisine. Il ouvrit tous les panneaux des armoires et jeta leur contenu par terre ; presque toutes les provisions étaient déballées et pourries, tandis que le restant avait largement dépassé la date de péremption. Joey les garda quand même et les enfonça dans les larges poches de son blouson. Enfin, en fouillant le garde-manger, il trouva ce qu'il cherchait : deux conserves en bon état. Satisfait, il s'apprêtait à quitter la résidence lorsque son pied s'accrocha sur quelque chose et il tomba de tout son long. Son crâne heurta de plein fouet la patte fracassée d'une chaise. Le choc fut passablement rude. Joey dut demeurer sur le sol pendant un moment avant de reprendre ses esprits. Sa vision resta troublée durant quelques minutes, jusqu'à ce qu'il réussisse à faire le focus. Il leva la tête : par la porte d'entrée, il voyait l'extérieur lentement se teinter de rose. Il porta la main à sa tempe et s'aperçut que ses doigts étaient couverts de sang lorsqu'il les approcha de ses yeux pour mieux voir. Il jura. Poussa un soupir. Puis détailla la maison en face : briques rouges, porte jaune écaillée, voiture verte renversée, grand chêne dans la cour arrière... Soudain, un éclat lumineux passa devant ses yeux. Il sursauta, attendit quelques instants. L'éclat revint chatouiller sa rétine.

Joey se leva doucement, ramassa un bout de chiffon qui traînait par terre et s'épongea le front. Le temps qu'il se rende jusqu'à l'autre résidence, le sang avait déjà commencé à coaguler. Il jeta le chiffon par terre et s'approcha de l'arbre. Des branches basses lui permirent de monter juste

assez haut pour décrocher une sorte de capsule en métal de son parachute. La boîte était ovale et plate, énormément bosselée et éraillée.

Une fois au sol, le jeune homme s'agenouilla par terre et tenta d'ouvrir l'objet. Sur le dessus, un petit trou laissait régulièrement passer une lumière bleutée et mouvante. Joey finit par accéder à l'intérieur d'un coup de talon sur le couvercle. Il en sortit un rectangle transparent de dix centimètres par douze. Rien n'expliquait la lumière, jusqu'à ce qu'une image apparaisse sur le dessus du rectangle. Un visage ovale, un nez étroit, des yeux noirs sans fond. Le cœur de Joey manqua un battement.

Elle se mit à parler et le jeune homme se figea.

Colonelle Davis. Ce nom tournait en boucle dans l'esprit de Joey. La fille avait un nom et un visage, une identité précise, un but précis. Elle l'avait dit dans son message.

Vous n'avez plus à avoir peur. C'est presque terminé. Je suis la colonelle Ray Davis, de la base 17. En aucun cas, l'emplacement de cette dernière ne vous sera divulgué dans cette missive, mais sachez que des missions de sauvetage sont lancées chaque semaine afin de vous retrouver. L'humanité est au bord de l'extinction et nous avons besoin de vous. Depuis des années, nous vivons en paix sous terre, où nous nous entraïdons et nous protégeons mutuellement.

Joey était de retour dans l'église, le message électronique replié et enfoncé dans la poche de son pantalon. Le jeune homme reprit sa place près de Nina, sachant pertinemment que le sommeil serait introuvable jusqu'à ce que le jour se lève définitivement.

Le monde est une arène où les plus faibles se font écraser. Le seul moyen de survivre est de se regrouper. Rejoignez-nous. Vous survivrez plus longtemps. Pensez à tous ceux qui sont morts, à toute cette douleur que vous avez endurée pendant des années... Peut-être vous dites-vous qu'il serait mieux de mourir, mais au contraire, il faut vous battre. Rejoignez le point le plus proche sur cette carte et attendez.

Le message était clair : il leur faudrait se rendre à Seattle, au centre médical d'Harborview précisément. Joey ignorait de combien d'années datait cette missive — sans doute un peu plus de deux ans —, mais peut-être que son contenu était toujours exact. En plus, ils étaient tout près.

La fin approchera un jour ou l'autre. Elle est probablement déjà en train de le faire. Peut-être qu'elle semble encore loin, mais elle viendra. Faites en sorte de ne pas être seuls dehors lorsque ça arrivera. Nous viendrons pour vous, un jour ou l'autre. Faites attention. Rester en vie est devenue la seule façon de les faire payer.

Les premières lueurs de l'aube filtrèrent par un vitrail brisé et illuminèrent le mur opposé. Joey trouva le spectacle beau et triste en même temps. Et dire que cet endroit servait autrefois de lieu de rassemblement pour une partie de la population qui croyait en une force supérieure capable d'interférer avec le monde... Une part de Joey était nostalgique, et l'autre se répétait que l'ancien monde était rempli de gens naïfs et narcissiques. Le monde se mourait déjà avant ; l'apocalypse avait peut-être fait en sorte de ralentir sa destruction définitive...

Joey ne pouvait s'empêcher de revenir sur le passé et d'imaginer à quoi sa vie aurait ressemblé si tout ceci ne s'était pas produit. Sans l'Effondrement, sa vie lui aurait semblé futile vue de ses yeux d'avant, mais aujourd'hui, elle lui manquait.

Il serait sans doute allé à l'école. Il aurait peut-être eu une copine. Connue l'amour. À dix-huit ans, il ne pouvait rêver que de cela et, en même temps, repousser cette idée au plus profond de lui-même parce que ces choses-là n'existaient plus. C'était la fin du monde. Le bonheur n'était qu'un rêve. Un idéal qu'on ne trouvait surtout pas pendant l'apocalypse. Il devait s'y faire. Il n'avait pas le choix. Il se devait de focaliser toute son énergie et son attention sur sa survie et celle de ses amis. Bon sang, tout lui

était tombé dessus alors qu'il n'était qu'un gamin ! Encore une chance que la propagande ne se soit pas rendue jusqu'à la petite ville où il habitait, sinon, il aurait été un autre de ces jeunes morts à la guerre.

Ça suffit ! Ça ne te mènera à rien ! Cesse de ressasser le passé. C'est fini, tout ça. Fini !

Il se torturait sans cesse avec ces idées. Il se sentait seul à l'intérieur. Le monde était désormais vide et immense, beaucoup plus qu'avant, et il n'y avait de place que pour la peur et la mort.

Lorsque le soleil vint lui chatouiller le visage, Joey se leva rapidement et entreprit de réveiller les autres, un à un. Tandis que ses amis bougeaient et remballaient leur matériel, Joey cessa de ruminer ses pensées, sortit les dernières provisions et fit encore une fois le décompte, comme s'il espérait que de la nourriture serait apparue pendant la nuit. Au moins, avec les conserves qu'il avait trouvées, la journée promettait d'être un peu moins épuisante. Joey termina ce qu'il était en train de faire, replia ses couvertures et enfila son chandail. La rosée du matin lui glaçait toujours les os.

Après vingt minutes de préparation, ils étaient tous fin prêts. Ils avalèrent un semblant de déjeuner en se mettant à marcher, se passant deux conserves à tour de rôle.

Ils prirent la route de la veille et, à la sortie du secteur, empruntèrent le chemin qui les mènerait à la prochaine ville. Selon la carte de John, ils circulaient sur la route 520, qui se heurterait bientôt à la I-5. Enfin, ce qu'il en restait. Ils marchèrent sur des kilomètres de taillis avant d'arriver face à un champ de voitures entassées les unes sur les autres. Presque trois quarts d'heure plus tard, ils débouchèrent de l'autre côté. Joey les entraîna encore plus loin, tout en suivant la chaussée pratiquement invisible sous la végétation encombrante. Ils s'engagèrent le long d'un lac immense sans qu'ils puissent en distinguer l'autre extrémité, puis dépassèrent une

intersection et longèrent de nouveau un grand plan d'eau. Peu après, ils atteignirent la I-5. Droit devant, la peinture qui affichait le nom de la ville s'était écaillée, alors qu'à gauche, un panneau indiquait Seattle.

Joey se figea.

Bien sûr, ils circulaient dans cette direction depuis des mois, mais avec ce que Joey savait à présent, le nom de cette ville avait une tout autre signification. Les rives du Pacifique. L'État de Washington et l'Oregon. L'hiver. Si la missive avait une date d'expiration et que personne ne venait les chercher, ils n'auraient jamais le temps de traverser Seattle et de se rendre assez loin vers le sud avant que la neige ne tombe.

Joey eut un instant d'hésitation, mais finit par prendre la direction de la ville. Les autres le suivirent sans émettre de commentaire. Il en fut soulagé. Il leur fallait plus de provisions, et les chances étaient bien plus élevées de trouver de quoi manger dans un endroit qui contenait jadis des centaines de milliers de personnes. Le danger y serait néanmoins accru.

Ils marchèrent toute la matinée et prirent une pause vers 14 h dans un endroit relativement dégagé, où ils pouvaient distinguer les deux côtés de la route assez clairement.

Les autres s'accroupirent pour enlever leur sac à dos, mais Joey observa les environs encore un peu pour s'assurer que tout était sécuritaire ou du moins, le semblait.

— Mangeons, sinon je ne pourrai pas continuer ! s'exclama Axel.

De concert, ils s'assirent en rond et Joey finit par les imiter. Ils se séparèrent trois boîtes de conserves et se jetèrent sur leur repas.

— Les provisions s'épuisent vite, Joey..., lui chuchota Axel à l'oreille. Très vite...

Joey le savait. Et il savait aussi qu'ils n'en auraient plus pour longtemps s'ils continuaient comme cela.

— On fera le tour des commerces à Seattle, murmura-t-il comme réponse. On trouvera.

Même lui n’y croyait pas. Axel acquiesça, non sans réticence, et se tourna vers les autres. Ce dernier n’aimait pas le danger immuable des grandes villes.

Les pensées de Joey convergèrent de nouveau vers le message. Était-ce réellement possible ? Aucune idée. Seul l’avenir le leur dirait, mais d’ici là, il faudrait qu’ils se préparent à toute éventualité.

L’esprit de Joey se mit à divaguer. Depuis le matin, ses idées étaient dirigées vers l’auteur du message et, chaque fois, son visage lui revenait en mémoire. Elle semblait si dure, si courageuse. Il ne parvenait pas à s’expliquer ce sentiment de complicité qu’il semblait partager avec elle. Complicité était un bien grand mot : il s’agissait plutôt d’une connexion. Comme s’il l’avait connue toute sa vie et qu’il l’avait enfin retrouvée après des années à être séparé d’elle. Comme s’il savait tout sur elle. Un malaise grandissait en lui au fur et à mesure que ses idées se développaient. Pourquoi se préoccuper ainsi d’une personne qu’il n’avait jamais vue ?

Joey finit par tout balayer de son esprit en terminant sa boîte de haricots verts. Il avait tant de choses à planifier et à prévoir. Il ne devait en aucun cas baisser sa garde ou même espérer se rendre ailleurs. Peu à peu, la fatalité lui retomba sur les épaules : il ne fallait pas qu’il espère, sinon il serait déçu et, trop souvent déjà, il avait été déchiré par un face-à-face violent avec la réalité.